

corto

François Olègue

**Cinq cris d'un immortel
en puissance**

n31

Le chasseur abstrait éditeur



Le chasseur abstrait éditeur

12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com

chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-412-5

EAN : 9782355544125

Dépôt Légal : juillet 2017

Copyrights :

© 2017 Le chasseur abstrait éditeur

carto



corto

François Olègue

**Cinq cris d'un immortel
en puissance**

n31

Le chasseur abstrait éditeur

Quand même tu auras à vivre trois mille ans, et trois fois dix mille ans, dis-toi bien que l'on ne peut jamais perdre une autre existence que celle qu'on vit ici-bas, et qu'on ne peut pas davantage en vivre une autre que celle qu'on perd.

Marc Aurèle

Le puzzle

Souvenir, souvenir, que me veux-tu ?

Paul Verlaine

C'était l'été, n'importe quel été.
Un été jaune et chaud, presque torride,
qui flottait lentement sur une ville
grande et bruyante. Bref, un bel été.
Je ne tiens pas à préciser le nom
de cette ville, car ses gratte-ciel
n'accomplissaient leur mission qu'après
dix chopes successives et ses rues
ne menaient nulle part. Je m'en souviens
parfois, sans que je veuille y revenir :
les noms ne changent rien du tout... Enfin,
c'était un bel été dans un endroit
quelconque où l'on vivait ce bel été,
où l'on osait s'aimer. C'était ma chambre
petite et, de surcroît, toute aplatie
par le toit ardoisé d'un édifice
datant de l'époque où les toits pouvaient
symboliser, selon le coloris
de leurs ardoises, la diversité,
le luxe étant nacré, la pénurie
verdâtre, la moyenne gris-de-fer.
Ma chambre, celle d'un étudiant,
s'empourprait chaque fois que le soleil
frôlait l'auvent courbé sur sa fenêtre.
Pour y monter, on prenait l'ascenseur
aux boutons défoncés par des milliers

de pressions distraites, ou plutôt
l'on gravissait les marches poussiéreuses
d'un escalier qui semblait aboutir
au ciel. On s'embrassait avec angoisse,
tandis que les degrés gélatineux
cédaient, ployaient, s'affaissaient sous nos pieds
roidis. Ta langue agile serpentait
entre mes lèvres sèches, les ouvrait,
les humectait, leur transmettait la vague
saveur du bubble-gum que tu mâchais
(pour nettoyer les dents ou défier
le tabagisme féminin, ou par
pure habitude) infatigablement.
Serrant ta souple taille, par-dessous
ton large chemisier, mon bras tremblait,
comme si quelque chose de pesant
pendait à mon poignet. Tu paraissais
te réjouir de ma nervosité
fébrile, et nos baisers en devenaient
plus longs, plus pénétrants, plus incisifs.
Puis les degrés cessaient et, bien qu'alors
je me passasse encore de lunettes,
j'avais de la peine à glisser ma clef
dans la serrure. Tu riais, disant :
« Du calme, mon poulain » ; j'imaginai
involontairement que j'eusse l'air
d'un bête adolescent, et la sueur
mouillait mes doigts. La chambre nous offrait
ses dix ou douze, au maximum, étroits
mètres carrés, un mixte habituel
de sons venus d'en bas, une chaleur
si naturelle que nos vêtements
avaient la même utilité que ceux
d'Adam et d'Ève seuls dans leur Éden.

C'était ma chambre qui nous accueillait
dans sa pénombre douce, hospitalière,
nous libérait des peurs et des pudeurs,
promettait qu'on pourrait s'aimer en paix
et que, si les voisins nous entendaient
hurler, gémir, utiliser des mots
inconvenants, leur indignation
ne durerait pas trop. Ton chemisier
traînait sur le plancher, entrelacé
avec mon pantalon, et mes chaussettes,
ton slip et une boîte de condoms
parachevaient, froissés et confondus,
la scène de combat. Que je regrette
jusqu'à présent de ne l'avoir gardée
qu'au fond de ma mémoire : une photo
repérerait, au moins, un certain point
dans le passé lointain, un certain jour
où l'on n'avait pas honte de s'aimer !
Du reste, tous les jours de cet été
se ressemblaient assez pour qu'on ne pût
souvent les distinguer l'un, triomphant,
de l'autre, décevant. On les passait
à découvrir nos corps, tels deux enfants
qui tentent de monter leur puzzle maître
pour la première fois. Donc, assemblés
leurs éléments vitaux, nos corps formaient
un être neuf, lisse et velu, doté
de l'harmonie affreuse d'un mollusque
sorti de l'eau. Nos puzzles, cependant,
n'atteignaient que la fin de nos étreintes,
n'allaient pas au-delà des passagers
plaisirs desquels sourdait l'allusion
à notre mort. Il ne nous restait plus
qu'à transposer, le lendemain, les pièces

du jeu pour augmenter leur adhérence,
même en les nuançant d'obscénité.
Il y avait tout ce dont sont cousus
les films adultes : doigts crispés en croix ;
baisers qui se terminaient en morsures ;
bourgeons qui se gorgeaient soudain de sève
et se dressaient debout, prêts à crever ;
genoux pliés, disjoints ou ramenés
vers la poitrine ; soif inassouvie
de nos ancêtres ; goût pour le péché
qu'ils nous avaient légué ; chairs en fureur.
Il y avait jusqu'à la vaseline
dont on s'ignait par curiosité,
jusqu'aux blasphèmes que la violence
de nos efforts simultanés faisait
jaillir de nos gosiers, jusqu'aux fessées
aussi sonores que le battement
des ailes au début d'un vigoureux
envol, jusqu'au délire où l'on sombrait,
et le bonheur s'en composait, discret,
mais authentique, viscéral, encore
qu'on ne le sût pas. Les anneaux musclés
pressaient leur axe, et des charbons brûlaient
dans mon bas-ventre, et ta voix enrouée
catalysait leur transformation
en diamants heureux. On jouissait.
Ensuite, éteint le feu sous une ondée
de joie irrépressible, surgissait
un sentiment étrange chez nous deux,
celui d'un spectateur insatisfait
de ce qu'il voit. On gisait sur le drap
sali de nos essences, tes cheveux
me chatouillaient la face, je tendais
la main vers la radio qui murmurait

sur l'étagère, j'en réglais le son,
et l'astre du moment chantait pour nous
Le jour du dernier jour avec entrain.
« C'est triste, ça ! » – disais-tu ; pour montrer
mes connaissances, je te répondais
que sa chanson n'avait rien de commun
avec *A whiter shade of pale*, et nos
colloques ultérieurs se restreignaient
à des banalités. On en masquait
le trou creusé par le récent orgasme,
sachant que notre puzzle était défait,
qu'on le remonterait les jours suivants,
que chaque jour serait égal aux autres
et que le dernier jour arriverait.

~~~~~

Or, me voilà quinquagénaire ou presque,  
nanti de chers stylos et de lunettes  
de sage, assis dans un bistro, servi  
par une fille dont le corps rappelle  
le sien, lorsqu'elle pose des croissants  
sur mon assiette et que ses seins éclosent,  
juste un instant, sous son décolleté.  
D'ailleurs, toutes les filles d'aujourd'hui  
me la rappellent, celle qui cloua  
mon cœur à son nombril, soit qu'elles mâchent  
la même gomme (la vend-on toujours ?),  
soit que leurs chemisiers aient de l'ampleur.  
Si j'étais un vieux bouc, j'en draguerais  
chacune et finirais, à Dieu ne plaise,  
par me planter devant un tribunal  
moral ou, pis que ça, correctionnel.  
Je sais, pourtant, qu'il est moins dangereux,

depuis un certain âge, d'exprimer  
les sentiments sur le papier. Nos puzzles  
y sont meilleurs, en outre : tout détail  
qui manque ou se révèle asymétrique  
peut être additionné, omis, changé  
sans que rien ne bouge au dedans, rien ! Rien...  
C'est pour cela qu'on écrit des mémoires,  
même en l'absence de photos et d'autres  
reliques. Je suis sûr que tu m'aimais  
cet été-là, et le restant – ma chambre  
qui disparut, sitôt qu'on eut détruit  
le vieil immeuble ; tes mains qui passaient,  
sans hâte, de ma nuque à ma poitrine,  
la caressaient et descendaient, le long  
du torse, vers les aines ; nos paroles  
dont le creux de nos cœurs s'emplit – sera  
le thème d'un poème que je vais  
dédier à tous ceux qui ont vécu  
leur bel été, qui ont eu le courage  
d'aimer, malgré la triste conscience  
de leur mortalité, aux idiots  
qui ont réduit le paradis à dix  
ou douze, au maximum, mètres carrés  
et ne s'en sont pas repentis, aux saints  
traités de fous. *Le puzzle*... Je l'écris  
sur une feuille imaginaire, et ton  
parfum secret vient envahir, déjà  
oublié, mes narines, et la phrase  
du pauvre faune illuminé le suit,  
vertigineuse, et sous mes pieds se meut  
le carrelage, comme les degrés  
de l'escalier aboutissant au ciel.  
« Votre café, Monsieur » – dit la serveuse...  
Je n'entends pas sa voix, je ne sais pas



où tu demeures, avec qui tu dors,  
si notre poulpe est mort ou agonise  
sur quelque plage pourpre au grand soleil,  
mais peu m'importe... La chaleur s'abat  
sur moi, dompteuse de climatiseurs...  
« Du calme, mon poulain » – dit cette fille  
dont le visage est maintenant le tien,  
et la tasse, ou la clef, vibre aussitôt  
entre mes doigts mouillés, tâchant d'ouvrir  
la porte abstraite ou simplement tachant  
la nappe de café, de bile noire,  
de poésie... Et je réponds : « Merci »  
d'un ton bourru, plus idiot que saint,  
peut-être terrassé en apparence,  
mais en fait bien vivant, voire immortel.

## Mon pays

*Je l'aime, mon pays, mais d'un amour étrange...*

Mikhaïl Lermontov

Mon pays a de vastes forêts  
et des fleuves si larges qu'on prend leurs courants pour des  
mers,  
et des hommes qui pleurent, sans cause apparente, parfois,  
et des femmes aux muscles d'acier.

Il est grand, mon pays, aussi grand  
qu'un beau rêve qui ne s'est pas réalisé, ou le ciel  
vers lequel un bébé tend les mains, lorsqu'il le voit couvrir  
son berceau et qu'il semble y rêver.

Mon pays ne rappelle pas trop  
les climats froids du Nord ni les terres du sage Orient :  
il n'a pas de couleurs qui dévoilent son identité  
ni de lois qui le rendent meilleur.

Il est blanc, mon pays, il est noir ;  
il est gauche, il est droit ; il est faible, il est fort. Fait par  
Dieu  
et tenté par le diable, il jouit quoiqu'il doive souffrir,  
il blasphème au moment de prier.

Mon pays se situe à l'endroit  
où s'essouffle l'Europe et s'anime l'Afrique : ses gens  
ont autant de malice que de complaisance, et ses fleurs  
percent même à travers le béton.

On le juge pervers, mon pays,  
et l'on peut le penser ayant vu ses enfants brûlés vifs  
dans la bouche écarlate d'un nouveau Moloch; cependant,  
nul ne doute qu'il baise la croix.

Grand, divers et chrétien, mon pays  
a des traditions, des rituels, des cœurs, des cerveaux –  
tout cela pêle-mêle de sorte à laisser stupéfait  
l'étranger qui l'habite à son choix.

« Quel bizarre pays » – se dit-il.  
– « Cette neige qui tombe malgré la fureur du soleil;  
ces inondations au désert où l'eau n'est qu'un abstrait;  
ces sourires teintés de chagrin... »

« Quel pays singulier » – pense-t-il,  
toujours plus étonné de ce qui saute aux yeux. – « Il n'y a  
qu'un seul pas entre ses deux extrêmes, la vie et la mort.  
C'est à tous moments qu'on les confond ! »

Ce pays le surprend, l'étranger  
qui connaît les histoires bibliques et croit à l'amour,  
au bon sens des humains, au bonheur, mais aussi à l'enfer.  
Il ne sait donc plus où il en est.

Ce pays lui fait peur: il se sent  
un garçon de six ans qui, perdu dans la nuit, ne voit rien  
que des fauves, peut-être illusoires, croiser son chemin.  
Il se cacherait s'il le pouvait !

Mais se cacherait-il du pays  
où il vit, du salaire qu'il touche, des champs et des murs  
dont il est entouré, des nouvelles qu'il lit chaque jour  
sur les faces et dans les journaux ?

L'étranger veut quitter ce pays,  
puisqu'il est difficile d'aimer ce qu'on ne comprend pas.  
« Je m'en vais » – promet-il – « et je trouverai certainement  
un pays moins complexe outre-mer ».

Mais s'échappera-t-il du pays  
dont le suc coule, en circuit fermé, dans ses vaisseaux  
sanguins ?

Décimant à loisir ce qui est là-dehors, on a beau  
dénier ce qu'on couve en dedans.

Et il reste au pays blanc et noir,  
gauche et droit, faible et fort, l'étranger qui ne sait s'il le  
hait

ou s'il l'aime, s'il parle sa langue dûment, s'il prend part  
à ses jeux amoureux et fatals.

Et il tient au pays qui remet  
la main lourde sur son humble nuque pour arquer son cou  
chaque fois qu'il soulève la tête... On devine aussitôt  
que c'est moi, ce stupide étranger.

Le pays qui l'étrangle est le mien ;  
le pays qui me donne du pain et du vin est le sien.  
Ce pays, monde en miniature, appartient à nous deux.  
On n'est qu'un : moi, c'est lui ; lui, c'est moi.

Je me dis : « Ce pays me fournit  
des ressources physiques : maison, nourriture et emploi.  
Mes tributs alimentent ses coffres ; je vote pour ceux  
qui lui tirent la bride. J'y vis ».

« Ce pays te détruit » – l'étranger  
a coutume de réfuter mes sérieux arguments.

– « Ni ta voix ne s'entend dans son cœur, ni tes preuves  
d'amour  
n'attendrissent son cœur souverain ! »

Et moi, fils du pays, je n'ai plus  
de paroles qui puissent convaincre mon alter ego.  
Je lui donne raison et je me reconnais un des fils  
incompris de leurs propres parents.

Il m'a fait oublier, mon pays,  
tous les rêves qui dès mon enfance m'avaient motivé :  
j'aurais pu être un vrai démiurge païen – je ne suis  
qu'un vendeur rêvant d'être un gérant.

Mon pays aurait pu m'accorder  
la faveur de ne pas m'appeler sèchement citoyen,  
voire apprendre, de gré ou de force, mon nom pour  
montrer  
qu'il m'attache un soupçon de valeur.

Mon pays aurait pu pardonner  
mes défauts ou ne pas y prêter tant d'attention, ou  
poser ma tête dure sur son giron et caresser  
mes cheveux de ses doigts maternels.

Il n'est pas si gentil, mon pays :  
ses doigts sentent les cendres de ce bûcher-là d'où il sort  
les os nus de ses fils immolés à Moloch ; sa bonté  
se révèle à très peu de chanceux.

Et pourtant il me plaît, mon pays,  
avec tous ses contrastes choquants et contradictions,  
sa richesse insolente et l'abîme de sa pauvreté,  
le comique de son désespoir.

Quand on aime un pays, on devient  
sot et sentimental : on n'a pas besoin de fondements,  
on demande combien sans aucun intérêt au pourquoi –  
en un mot, on ne fait que l'aimer.

Oui, je l'aime beaucoup, ce pays,  
avec ses grands projets qui n'arrivent jamais à leur but  
et ses petits oiseaux qui gazouillent là-haut, dans l'azur  
salutaire et nocif pour mes yeux.

Mon pays me rendra tout heureux  
ou, du moins, ne va pas augmenter le poids qu'il m'a  
chargé  
de porter ; je ne me courberai pas, bossu que je suis,  
davantage, s'il est généreux.

S'il n'est pas généreux, mon pays,  
je le maudirai tant que ma voix sonnera ; ma rancœur  
laissera sur son front des stigmates qui l'obligeront  
à rabattre d'un coup son chapeau...

En tout cas, mon pays m'entendra,  
ne serait-ce qu'au bord du tombeau, le héler mordicus  
et, si j'ai de la veine, il prendra dans ses bras attendris  
l'étranger qui veut être son fils.

## Le silence

*Il y a un temps pour se taire, comme il y a un temps pour parler*  
L'abbé Dinouart

Quand je parle à ma mère, j'adopte un ton doux et posé : tous mes termes sont neutres, et je les choisis avec soin. Je raconte à ma mère des cas curieux, sans un mot qui soit trop énergique pour elle ou moderne à l'excès. Je demande à ma mère pardon pour la crainte qu'elle a de mes fautes capables de me mener droit aux enfers. Et ma mère m'embrasse, contente de voir son petit vivre plein de décence au milieu des péchés capitaux.

Quand je parle à ma femme, je joue avec de jolis noms en tissant sur mesure de vrais Gobelins virtuels. Chaque fois que ma femme m'entend l'appeler mon soleil, mon amante, ma sœur et le premier de tous mes trésors, elle y croit ou, du moins, fait semblant d'y croire ingénument, et nous deux présentons un exemple de couple chrétien : notre paix donne ombrage aux époux, et j'en viens à penser que ce qu'on dit est plus important que ce qu'on garde au cœur.

Quand je parle aux collègues, soient-ils cordiaux ou distants, je ne cherche pas à leur montrer mon côté positif : je ne choisis pas d'expressions ni de thèmes, sachant que les pires jurons échappés de ma bouche seront

accueillis sans censures par ceux qui ne me doivent rien.  
D'où ma conclusion : l'amitié et la vulgarité  
sont souvent proches l'une de l'autre. Devant un ami,  
on se sent libre au point de ne plus avoir honte de soi.

Quand je parle au Grand Être, ma langue perd l'agilité  
et finit maintes fois par se coller à mon palais sec.  
Comme il ne s'agit pas de parents ni d'amis, j'obéis  
au canon de ce style courtois auquel on a recours  
si l'on veut demander quelque chose à son supérieur,  
redoutant qu'il ne s'en fâche. Ainsi, je Lui parle prudent,  
car j'ignore où pourront me conduire mes humbles  
propos :  
à la grâce suprême, au supplice éternel, au néant...

Quand je parle à moi-même, je suis plus gentil qu'en  
parlant  
à ma mère, à ma femme et à Dieu. Qui dirait, sinon moi,  
que je suis un héros en puissance, presque un immortel,  
et que, par conséquent, les lauriers devraient ceindre mon  
front ;  
qui donc s'apercevrait de mes dons naturels mieux que  
moi,  
qui les ferait valoir ? La franchise vouée aux copains  
incivils porte atteinte à bibi. Quand je parle tout seul,  
il me semble parfois que Satan définit mon discours.

Enfin vient le moment où le fardeau verbal pèse tant  
que je ferme ma boîte. Un silence profond m'assoupit  
comme un triple bourbon bu à jeun ou un fort sédatif,  
et, plongé dans ce sommeil diurne, aphasique à plaisir,  
je ne peux ni blesser l'amour-propre d'autrui ni créer  
d'illusions chez mes vis-à-vis adulés. En ce sens,



les Hébreux ont raison : la parole sonnante est d'argent, mais le silence est d'or ! On l'apprend aussitôt qu'on se tait.

Je me tais et, pendant quelque temps, je ne sers ni à Dieu ni au diable. Personne ne va m'accuser d'être un con, ni vanter ma sagesse, d'ailleurs discutable, scrutant mes harangues en quête de leur double fond, ni tenter de m'imputer un vice ou de me prêter une vertu, que je n'ai jamais eus, en fonction de ce que j'ai dit, et j'en resterai là pour jouir de mon sourd nirvana, jusqu'à ce qu'on m'en tire et qu'on me force encore à parler.

Quand je parle à ma mère, je suis un fils bien éduqué ;  
quand je parle à ma femme, je suis un mari généreux ;  
quand je parle aux collègues, j'en traite chacun en ami ;  
quand je parle au Grand Être, j'étale ma dévotion ;  
quand je parle à moi-même, je laisse exulter mon égo...  
Mais dès que je me tais, je suis moi, et cela me suffit :  
mon silence est aussi expressif que ma voix de stentor.  
Saurait-on distinguer un muet d'un nouveau Cicéron ?

## Le vautour urbain

*Adam, c'est l'homme, naquit pour labourer et travailler  
comme l'oiseau pour voler*

**François Rabelais**

L'angoisse... C'est ce que je sens  
quand j'aperçois ce vautour, noir  
comme la pointe d'un crayon  
et patient comme la mort,  
tracer des cercles ennuyeux  
dans le ciel bleu acier, là-haut,  
sur la tour en béton armé  
dont la façade réfléchit,  
cent mètres de miroirs brillants,  
son orgueilleux vol. Cette tour  
en tout pareille à mille tours  
qui obscurcissent le bureau  
où je travaille, en se dressant  
de tous côtés, est mon cachot,  
mon club, mon temple. Je vois bien  
un familier panorama  
de ses fenêtres chaque fois  
que je peux détacher les yeux  
du large écran de mon ordi,  
mais lui, ce grand oiseau urbain  
qui ne travaille d'ailleurs pas,  
voit mieux encore, et je finis  
par envier l'acuité  
de sa vue et puis, sans savoir  
comment, j'embrasse d'un coup d'œil

toute la ville où demeurons  
nous deux, l'un né pour se nourrir  
de pourriture et l'autre heureux  
de son salaire mensuel.

Et, comme s'il me la prêtait,  
sa clairvoyance, un long moment  
j'observe ce que mon écran,  
les parois dont je suis cerné,  
mon caractère, enfin ma peur  
d'être moi-même en lieu public  
m'empêchent d'observer au fil  
des jours. Et me voilà ailé !

Je vois, par ses yeux animaux,  
d'abord ce quartier fortuné  
où il n'y a pas de plaisir  
que le pognon n'achète pas  
ni de péché gréco-romain  
qu'il ne rachète pas ; ses coins,  
tantôt tranchants comme un couteau,  
tantôt mollement arrondis,  
suivant ce que se figurait –  
deux briques à juxtaposer  
ou l'un des charmes féminins  
– l'architecte en les dessinant ;  
ses édifices élevés,  
mains suppliantes, vers le ciel  
comme pour le remercier  
de la beauté de leurs contours,  
de l'admirable propreté  
de leurs étages spacieux,  
de la vitesse et du confort  
des ascenseurs dont ils sont tous  
munis ou, pour mieux dire, ornés,

de leur climat indépendant  
de la chaleur qu'il fait autour ;  
son luxe et sa tranquillité.  
Je vois ensuite des quartiers  
moins riches, habités par ceux  
qu'on appelle ordinairement  
la classe moyenne, où l'on dort  
avant d'aller gagner son pain  
au centre-ville, où l'on revient  
nuit après nuit et d'où l'on croit  
possible d'échapper un jour,  
montant l'escalier parcouru,  
autant de fois, dans les deux sens,  
mais leur aspect n'attire pas  
un brin de mon attention :  
sans que je remarque un seul trait  
qui en distingue une maison  
de l'autre, ils semblent si banals  
avec leurs parcs, supermarchés,  
voitures pas trop chères, murs  
d'un gris souris que mon regard  
ne tarde guère à les sauter,  
car, alpiniste social,  
j'habite, moi aussi, là-bas  
et je songe à déménager.  
Et, après avoir survolé  
les bornes de mon habitat,  
j'arrive à voir des favelas  
aux noms si doux – Jardins d'Éden,  
Cité Celeste, Point du Jour...  
– qu'on doute, étant toujours douteux  
tout ce qu'on n'a jamais connu  
à fond, que la presse ait raison  
d'en citer la totalité

comme un exemple déplaisant  
des maux que l'inégalité  
entre les hommes prédateurs  
peut engendrer. Un flibustier  
armé d'un imposant fusil  
tête sa bière dans un bar  
dont le patron doit le tenir,  
même vêtu d'un ample short  
et d'un tee-shirt vieux comme il l'est,  
pour un client très spécial,  
vu qu'il ne lui fait pas payer  
ses chopes ni ses déjeuners.  
L'épouse de ce citoyen  
met à sécher tout un fatras  
de vêtements sur le toit plat  
de leur baraque; elle sourit,  
elle fredonne une chanson,  
car c'est dimanche et l'on sait bien  
que la police n'envahit  
les favelas que de lundi  
à vendredi; donc, son mari  
n'a rien à craindre... Leurs enfants,  
deux forts bambins en caleçons,  
laissent reprendre son envol  
le cerf-volant avec lequel  
ils ont joué tout le matin  
sans en avoir pourtant assez;  
ils sont heureux sous les regards  
de leurs parents, entrecroisés  
à mi-distance entre le bar  
et la baraque, en pleine rue  
où l'on se plaît tant à jouer.  
Cette famille vue au loin,  
à son insu, semble affirmer,

avec son air insouciant,  
que le bonheur des légions  
de mes semblables se restreint  
à une portion de riz  
servie avec des haricots,  
et que nombreux sont les chemins  
menant à la prospérité...  
Sur quoi je me réveille, un coup  
de téléphone interrompant  
ma rêverie : « Allo... Bonjour...  
Oui... non... bien sûr... pas question...  
Je vous rappelle... » Et mon vautour  
paraît s'attendre, suspendu,  
comme s'il n'existait pour lui  
aucune force de Newton,  
les ailes roides, dans le ciel  
doré par le soleil couchant,  
à ce que je le remercie  
humblement de m'avoir prêté  
ses sens beaucoup plus aiguisés  
que les miens. Tout d'abord, je feins  
de m'absorber dans mon travail,  
quoique la Bourse ait clôturé  
sa séance et que sur l'écran  
que je m'obstine à regarder  
il n'y ait rien, sinon un rond  
inscrit dans un carré, formés  
de lignes vertes tous les deux.  
Au bout de dix minutes, las  
de ce jeu drôle, je me rends :  
pourquoi ne pas lui adresser,  
à cet étrange oiseau, deux mots  
qu'il n'entendra pas ? Mon bureau  
vient de fermer ; on sort pressé ;

« Bon... à demain » – me dit quelqu'un ;  
personne ne supposera  
que je sois fou, et d'autre part,  
fermé mon bureau, j'ai le droit  
de parler à n'importe qui.

« Mon cher vautour » – lui dis-je alors  
– « mon petit frère, fous le camp,  
rentre à ton nid ! Si tu me crois  
ton antipode, tu as tort :  
on se ressemble plus, vautour,  
que tu ne penses. Je comprends  
en quoi consistent tes instincts ;  
mon œil électronique voit  
autant que ton œil naturel ;  
tu sais voler, et moi aussi,  
je vole, même sans quitter  
la terre ferme, par l'effort  
de mon imagination.

Nous deux savons – toi, amoureux  
de la charogne, et moi, épris  
de mets traditionnels – qu'il faut  
chercher de quoi manger, planant  
sur la ville ou restant assis  
devant l'ordinateur, luttant  
avec nos concurrents divers  
et acharnés... Ce n'est pas tout,  
vautour : notre pitance en soi  
n'a-t-elle pas, en vérité,  
la même essence à redouter ?  
Tu ne demandes pas, vautour,  
quelle voiture a écrasé  
ce chien que tu vas dévorer ;  
je ne demande pas non plus,

moi, quelle guerre a provoqué  
la hausse des coûts et des prix,  
combien de gens en souffriront  
les conséquences, qui perdra  
sa vie ou ses illusions  
dans cette crise, qui verra  
son compte en banque débiteur  
ou son repas diminué  
parce que les politiciens  
et les courtiers gagnent leur pain.  
Va-t'en, vautour, rentre à ton nid :  
tu ne m'apprendras rien de neuf,  
et ta présence me fera  
t'abattre un jour d'un coup de feu  
et puis sauter du gratte-ciel  
où je me trouve emprisonné  
comme dans une cage d'or !  
Au fond, nous deux ne sommes qu'un  
être mû par son appétit,  
bien que ton nom soit urubu  
et le mien...»

« Ah, c'est vous, monsieur ? »  
– La secrétaire de mon chef,  
toujours la dernière à sortir,  
m'aura entendu grommeler  
deux ou trois phrases. – « Vous parlez  
tout seul ? » – « Et pourquoi pas ? » – mon ton  
est pleinement impersonnel,  
comme si tout le monde avait  
coutume de parler tout seul.  
– « Ces numéros m'emmerdent tant  
que, vers le soir, je suis tenté  
(pas chaque jour, mais aujourd'hui)



non seulement de converser  
avec des meubles, mais aussi  
d'en hacher quelques-uns menu :  
on saisit une hache à main  
et... vous savez ce qui s'ensuit.»  
Je prends congé d'elle, ahurie,  
et, une fois dans l'ascenseur,  
je me sens calme, ayant vidé  
mon sac, pour la première fois  
depuis longtemps, depuis des mois,  
depuis que je travaille ici.  
Je vais rentrer à la maison,  
si résigné à mon destin,  
si souriant et si câlin,  
qu'au lieu de réchauffer le riz  
accompagné de haricots  
ma femme me proposera,  
craintive de ma bonne humeur,  
d'aller manger une pizza  
avec du vin, dans un restau  
qu'on ne fréquente plus, voilà  
un bail, par pur manque de temps.  
Je lui dirai, reconnaissant  
et un peu soûl, qu'il a valu  
la peine de la défier,  
ma longue angoisse, et d'en tirer  
la conclusion que l'argent  
n'a pas d'odeur et que l'enfer  
accueillera tous les vautours,  
soient-ils bipèdes ou couverts  
de plumes, se morfondent-ils  
dans leur bureau, noircissent-ils  
l'azur pour apaiser leur faim  
ou se promènent-ils armés...

Et si ma femme veut savoir  
d'où vient ce babil raisonneur,  
je lui raconterai comment  
j'ai entrevu un urubu  
par ma fenêtre haut placée  
et ce qui en a découlé.  
Un urubu... mais où est-il ?  
Je ne le vois plus maintenant,  
planté au pied de cette tour  
de verre et d'aluminium,  
mon club, mon temple, mon cachot.  
Aura-t-il regagné son nid  
pour raconter à sa moitié  
quelle corvée il a subie  
à la recherche d'un morceau  
de chair en putréfaction  
bon à lester leurs estomacs,  
et pour se plaindre d'un humain  
qui a failli l'exaspérer,  
ne le quittant pas un instant  
des yeux, comme s'il prétendait  
lui arracher son vil souper  
du bec, comme s'il enviait  
ses ailes, ou sa chère, au point  
de désirer les lui ôter...  
enfin, comme si cet humain  
était un vrai vautour urbain ?

## Le carrefour

*Je ne mourrai pas tout entier...*

Horace

*Le poète :*

Ne me parlez pas de la mort qui viendra,  
ne tentez pas de me frapper de terreur.  
Je sais, mes amis, qu'un beau jour j'atteindrai  
la fin du chemin et qu'on se souviendra  
d'un tel qui mourut de surdose ou d'ennui,  
de soif de vivre ou d'un banal infarctus.  
Je n'en ai pas peur, tant je suis conscient  
de la finitude de tout et de tous.

*Chœur de bohémiens :*

On se sait mortel.  
On vit comme tel,  
soit-ce licite ou défendu.  
On respire à l'aise,  
on se grise, on baise :  
on poursuit son rêve éperdu.

*Le poète :*

Les uns me prédisent le feu infernal,  
destin lamentable et normal de celui  
qui pêche à loisir sans se juger pécheur,  
qui vit à son gré comme un libre animal.  
Les autres augurent que mon âme aura  
un pire supplice à souffrir, le néant :  
si l'âme n'est qu'une substance éthérée,

on s'engloutira dans un vide béant.

*Chœur de philosophes :*

Vient donc le moment  
de choisir comment  
on va passer l'éternité.  
On est un peu mieux,  
si l'on croit en Dieu...  
Et si l'on est un ivre athée ?

*Le poète :*

Quand je les entends sermonner, ces penseurs  
qui, faute de preuves, sont très éloquents,  
j'en viens à songer, moi aussi, à l'enfer,  
n'étant nulle bête à l'abri des chasseurs,  
et je l'imagine, ce trou abyssal  
où, s'ils parlent vrai, on se perd pour toujours.  
Qui est-il enfin, ce fondeur de boutons  
qui nous guette tous au prochain carrefour ?

*Chœur de bohémiens :*

Cette question,  
nous la remâchons  
chaque fois qu'un de nous s'éteint,  
que la mort en raie  
le nom, d'un seul trait  
négligent, de son calepin.

*Le poète :*

Sera-t-il aimable ou plutôt rigoureux,  
froncera-t-il ses gros sourcils menaçants  
ou m'adressera-t-il un sourire amer  
en me prenant pour un bénin songe-creux ?  
Qu'est-ce qu'il dira sitôt qu'il m'aura vu :

« Bienvenue à ton éternelle maison ! »  
ou, tout au contraire : « Ta vie est ratée,  
il faut la refondre et en faire un bouton... » ?

*Chœur de philosophes :*  
Un bouton en chair ?  
Le voici, l'enfer  
que nous ne nous figurons pas.  
Les gueux et les rois  
ont le même poids  
lorsqu'ils vont de vie à trépas.

*Le poète :*  
Qu'aurai-je à répondre à cet ange (ou démon)  
si je le rencontre un jour, comme prévu,  
et si nous avons le temps de converser  
avant qu'il ne s'ouvre quelque puits profond ?  
Je vais me défendre, s'il me le permet,  
je m'incarnerai dans mon propre avocat.  
« Veuillez patienter... » – dirai-je. – « Un instant,  
cher maître : je vais vous présenter mon cas ! »

*Chœur de bohémiens :*  
Ce serait prudent  
que nos arguments  
ne lui causent pas de dégoût,  
car la race humaine  
est assez malsaine  
pour l'envoyer toute aux égouts.

*Le poète :*  
Devrais-je avoir peur de la punition ?  
Mes pairs, je n'en ai jamais mortifié  
aucun, même s'ils l'avaient bien mérité ;

je ne crois donc pas que mon compte soit bon.  
Sans doute suis-je à mille lieues d'être un saint :  
qui l'échappe belle, ce sont les hardis !  
On ne me connaît pourtant pas de défauts  
qui puissent bloquer l'accès au Paradis.

*Chœur de philosophes :*

L'homme n'est parfait  
que par le seul fait  
qu'il descend de notre Seigneur.  
L'homme en est sûr, mais  
on ne sait jamais  
ce qu'en pense son créateur.

*Le poète :*

Par contre, ne suis-je pas un bon vivant,  
un amant du vin, un coureur de jupons,  
si bien que je ne me suis mis à penser  
à me marier qu'ayant eu quarante ans ?  
Suffiraient-ils, quelques écarts casuels  
que j'ai commis non sans un grain de plaisir,  
pour me condamner ipso facto, d'un coup,  
au bagne où ma pauvre âme aurait à croupir ?

*Chœur de bohémiens :*

L'âme existe-t-elle ?  
Est-elle immortelle ?  
Aura-t-elle un dur châtement ?  
On va déchiffrer  
ces rébus sacrés  
dès qu'on sera mort, pas avant.

*Le poète :*

Sur ce, ma cervelle d'incrédulité

commence à bouillir. Y a-t-il un trajet  
à suivre encore après qu'on meure ou doit-on  
ménager, tant qu'on est vivant, sa santé ?  
Ainsi, ma pensée embrouillée à tel point  
que forment ses nœuds un difforme écheveau,  
ne me reste-t-il qu'un fil rouge à saisir  
pour préserver d'un court-circuit mon cerveau.

*Chœur de philosophes :*

Païens ou croyants,  
gentils ou méchants,  
on nous offre deux options :  
mourir bel et bien,  
nous réduire à rien  
ou nous transformer en boutons.

*Le poète :*

Si l'on continue à vivre, une fois mort,  
si l'on se rend vers de nouveaux horizons,  
si l'on se retrouve là-bas ou là-haut,  
eh bien... je ne me plaindrai pas de mon sort.  
Et si j'y retrouve aussi mes vieux jouets,  
albums et bouquins, et, le plus important,  
si une dizaine de spectres chéris  
m'accueillent là, j'en serai même content.

*Chœur de bohémiens :*

C'est au Paradis  
qu'un défunt se dit  
satisfait de sa destinée...  
Qui ne voudrait pas  
revoir son papa,  
sa nourrice ou sa sœur aînée ?

*Le poète :*

Mais si le sinistre fondeur dit le vrai,  
alors je vivrai cent ou mille ans de plus :  
refait, par exemple, en corne ou en argent,  
jusqu'au Jugement dernier j'endurerai,  
sain, sauf, lisse et rond ! D'autre part, un bouton  
ne lit pas Ibsen : ni de son avenir  
il n'a peur, ni de son passé sensitif  
il ne garde aucun douloureux souvenir.

*Chœur de philosophes :*

Ce verdict ultime,  
quel serait le crime  
qu'il serait inapte à punir ?  
Exister sans être ;  
ni de chronomètres  
ni d'octants ne plus se servir...

*Le poète :*

Non, ce thème-là est par trop sibyllin  
pour s'en occuper ici-bas. Il vaut mieux  
qu'on vive sa vie où qu'on vive, ignorant  
si son carrefour est en effet prochain,  
sans anticiper, plein d'appréhensions  
tandis qu'on vit, la façon dont on mourra.  
D'ailleurs n'a-t-il pas dit, le susdit fondeur :  
« Quand on se sera rencontrés, on verra » ?

*Chœur de bohémiens :*

Lui a dit cela ?  
Nous y revoilà,  
pantins de cet ange (ou démon).  
Soit, on attendra :  
qui vivra verra  
si l'on meurt tout entier ou non.



## Table des matières

|                   |    |
|-------------------|----|
| Le puzzle         | 9  |
| Mon pays          | 16 |
| Le silence        | 21 |
| Le vautour urbain | 24 |
| Le carrefour      | 33 |



**Corto chez *Le chasseur abstrait éditeur*:**

- Corto n21 : **Quartier bas** de *Gilbert Bourson*
- Corto n22 : **Entretiens à propos d'Otrofictif**, *poème narratif* de *Pierre Vlélo*
- Corto n23 : **Le Diseur**, *ballade* de *Robert Vitton*
- Corto n24 : **désordre partout**, *fruition* de *Nicolas Zurstrassen*
- Corto n25 : **Histoire de la femme en poésie** de *Luce*
- Corto n26 : **Pierre Boulez** de *Pascal Leray*
- Corto n27 : **Spalas**, *poème* de *Jules Sarabande*
- Corto n28 : **Sarabandes fixes** de *Alan Sévellec*
- Corto n29 : **Ode à Françoise Hân** de *Patrick Cintas*
- Corto n30 : **Maladie** de *Gilbert Bourson*

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)  
**[chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com](mailto:chasseurabstrait@lechasseurabstrait.com)**

ISBN : 978-2-35554-412-5  
EAN : 9782355544125

Dépôt Légal : juillet 2017



carto

Prix: 10 €

